



ÉDOUARD ET CLÉMENTINE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR M. LAURENCIN;

IMITÉE DU DRAME DE KOTZEBUE.

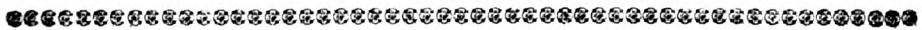
Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique,
le 9 juin 1842.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ÉDOUARD DE RETHEL.....	M. VOLNYS.
CLÉMENTINE, sa femme, sous le nom de M ^{me} GÉRARD.....	M ^{mes} LÉONTINE-VOLNYS.
EMMA DE BREVANNES, jeune veuve, amie de Clémentine..	HABENECK.
ALFRED DE MAURÉAL, ami d'Édouard.....	MM. JULES LUGUET.
JOSEPH, garçon jardinier.....	SYLVESTRE.
SUZANNE, femme de charge.....	M ^{me} JULIENNE.

La scène se passe dans le château de M^{me} de Brevannes, près de Pontarlier.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon à pans coupés. — Au fond, une porte ouvrant sur un perron et laissant voir un jardin. — A gauche, dans le pan coupé, une porte conduisant par une sombre allée d'arbres, au châlet occupé par Édouard. — Sur le premier plan et dans le pan coupé de droite, deux portes qui communiquent dans l'intérieur du château. — Au fond, à droite, un chevalet sur lequel est un tableau représentant un site du Jura. — A droite de la porte du fond, une boîte à couleurs montée sur pieds. — Sur le devant du théâtre, à gauche, un guéridon.

SCÈNE I.

JOSEPH, SUZANNE.

JOSEPH, regardant autour de lui.

Là..... quand ce monsieur voudra venir à présent ?...

SUZANNE, entrant par la droite.

Eh bien !..... qu'est-ce que tu fais donc là, Joseph ?

JOSEPH, se retournant.

Plait-il ?..... Ah ! c'est vous dame Suzanne, vous ici ?... Ah ! mon Dieu ! si on vous voyait !

SUZANNE.

Qui veux-tu qui me voie, nigaud ?..... Il n'y a que toi.

JOSEPH, regardant à gauche avec inquiétude.

Oui... mais il ne tardera pas...

SUZANNE.

Après tout, je suis la femme de charge du château... j'entends du bruit de ce côté, on ouvre les portes... il fallait bien m'assurer...

JOSEPH, à part.

Et puis elle est si curieuse !

SUZANNE. /

Pourquoi ouvres-tu ?

JOSEPH, avec mystère.

Pourquoi ? parce que le monsieur de là bas (Il montre la gauche.), du châlet, il va arriver pour travailler à ça... (Il montre le tableau.)

SUZANNE.

Encore ? faut donc que ça soit bien amusant, car notre maîtresse aussi, autrefois, elle voulait passer toutes ses journées à dessiner, à peindre ici..... à cause de la vue... (Elle montre le fond.)

JOSEPH.

Le fait est que ça représente un joli coup-d'œil à mettre sur un tableau.

SUZANNE.

Cette belle campagne du Jura..... la grande prairie, le parc, les bois et la rivière...

JOSEPH.

La rivière, surtout. (Montrant le tableau.) Si on ne dirait pas que c'est elle !... Et le reste... comme c'est ça encore... les montagnes..... Le vieux bonhomme Jura, tout là-bas, avec son bonnet de neige, et sa camisolle de glace ! (Frissonnant.) Brouou !... rien que de le voir...

(Il souffle dans ses doigts.)

SUZANNE.

Oui, c'est très bien rendu..... Après ça, il y met le temps... depuis trois mois...

JOSEPH.

Dam ! il travaille si peu à la fois ! Figurez-vous qu'il passe des quarante minutes..... des une et deux heures, comme ça... (Il prend une pose et se croise les bras.) Il soupire en se parlant tout seul à soi-même.

SUZANNE, vivement.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JOSEPH, avec crainte.

Ah ! vous savez bien que M. Laroche, l'homme d'affaires de madame, a défendu...

SUZANNE, avec humeur.

Pardine ! puisqu'il m'a dit à moi-même... lorsqu'il a loué le petit chalet à l'étranger... car, c'est vrai, parce qu'il sait que depuis la mort de son mari, madame la baronne est toujours en voyage... qu'elle ne vient plus ici, M. Laroche tranche du maître... il loue, il afferme...

JOSEPH.

Sans vous consulter?...

SUZANNE.

Oui, vraiment !... Et voilà qu'un jour.... il vient me dire, avec son air important : — Dame Suzanne, j'ai loué le petit chalet du ravin, au bout du parc, à une personne qui désire n'avoir aucune communication avec les habitans du château.... — Les habitans?... il n'y a que moi et le jardinier... — N'importe ! Le premier qui se permettrait de l'importuner par sa présence ou par une curiosité indiscrete... chassé à l'instant.. (Avec colère.) Me chasser, moi... que madame la baronne traitait avec des égards... (Soupirant.) Enfin !

JOSEPH.

Si bien, qu'à moins de devenir sorcière pour deviner ce qu'est cet homme là, vous ne le saurez jamais...

SUZANNE, soupirant.

Mon Dieu ! non.... comme c'est agréable pour moi...

JOSEPH.

Oui, c'est vexant... car il y en a qui partent de

là pour dire que vous n'avez pas tant la confiance des maîtres que vous vous en vantez.

SUZANNE.

On a dit ça ?

JOSEPH.

Pas plus tard qu'hier encore, sous le porche du couvent. (Il montre la droite.)

SUZANNE.

Oui dà !

AIR de l'Actrice.

Après ?

JOSEPH.

Dam ! chacun glose,
On dit, et pas trop bas,
Que l'on sait bien la cause
Pourquoi qu' vous n' parlez pas.
Qu' sur mainte affair' secrète,
Si vous vous taisez bien,
Si vous êtes discrète,
C'est qu'on ne vous dit rien,
(Avec mystère.)
C'est qu' vous ne savez rien !

SUZANNE, courroucée.

Rien ?.... manans !....

(Elle marche avec colère.)

JOSEPH, à part.

Elle rage ! ça lui apprendra à me refuser la main de Félicité.

SUZANNE, s'arrêtant et lui prenant le bras avec force.

Joseph !...

JOSEPH.

Ah ! qu'est-ce que c'est ?

SUZANNE.

Chut !... M. Laroche t'a permis d'offrir tes services à ce particulier ?

JOSEPH.

Oui.... il voulait quelqu'un du pays pour faire ses commissions à la ville.... M. Laroche me présenta... et, après m'avoir regardé, ce monsieur dit en souriant : Soit, ce garçon a une figure honnête !

SUZANNE, le regardant.

Tu es sûr que c'est honnête qu'il a dit ?

JOSEPH.

Dam !... je crois... quelque chose comme ça... ça finissait en éte...

SUZANNE.

Enfin, puisque tu peux le voir et l'approcher, toi, pourquoi ne chercherais-tu pas à découvrir adroitement ?

JOSEPH, se récriant.

Oh !

SUZANNE, avec précaution.

Eh ! oui... tout ça c'est des cachoteries de M. Laroche... pour faire l'important... mais je lui prouverai que je n'ai pas besoin de lui... Tu aimes ma nièce, pas vrai?...

comme... je dirai même d'eux deux... car ils sont deux.

ÉDOUARD.

Ah!...

JOSEPH.

Hein, monsieur, quelle occasion!... vous pouvez faire deux heureux à la fois, d'un seul coup... pan... v'là deux heureux! et pour quatre cents francs... même moins... car il y a déjà dix-sept livres et...

ÉDOUARD.

Eh bien... s'ils méritent mon intérêt.

JOSEPH.

Oh! monsieur... si vous saviez comme ils souffrent... c'est une pitié... et ça, depuis si longtemps... (Soupirant.) Ah!... vrai... ça serait une charité...

ÉDOUARD.

Tu les appelles?...

JOSEPH.

Joseph Brinchet... et...

ÉDOUARD, étonné, le regardant.

Mais, c'est toi!...

JOSEPH.

Moi-même...

ÉDOUARD.

Et tu serais parfaitement heureux?

JOSEPH.

C'est à dire qu'il n'y aurait pas un jeune homme dans tout le Jura...

ÉDOUARD, à lui-même.

Et penser qu'avec cette misérable somme...

JOSEPH.

Plait-il, monsieur?

ÉDOUARD.

Il suffit, tu viendras tantôt me parler de cela au châlet.

JOSEPH.

Des quatre cents francs?

ÉDOUARD.

Oui...

JOSEPH, transporté.

Oh! monsieur... (A part.) Faut-il qu'il soit riche! (Haut.) Quel bonheur! je vais donc pouvoir épouser Félicité!

ÉDOUARD, brusquement.

Hein? comment?... c'est pour te marier?

JOSEPH.

Oui, monsieur... (Édouard lui tourne le dos.) Plait-il? (A part.) Tiens, cet air!... (A Édouard.) Monsieur?... eh! bien... mais... monsieur.

ÉDOUARD, allant au chevalet.

Laisse-moi.

JOSEPH.

Mais... faudra-t-il toujours aller vous parler pour les quatre cents...

ÉDOUARD.

Non... (Joseph veut parler, il l'arrête.) Assez, ma palette... mes brosses...

JOSEPH.

Oui, monsieur... (A part.) Qu'est-ce qu'il lui prend donc? (Il cherche les brosses.) A-t-on jamais vu... faire des plaisanteries comme ça!... faut-il qu'il soit capricieux.

ÉDOUARD, qui arrange le chevalet.

Eh! bien... ces brosses?...

JOSEPH, lui en apportant.

Voilà.

ÉDOUARD.

Les autres... celles que tu es allé chercher hier à Pontarfier.

JOSEPH.

Ah! je sais... oui... mais je les ai oubliées au châlet.

ÉDOUARD.

Alors, va les chercher...

JOSEPH.

Oui monsieur... (A part.) Si je pouvais au moins savoir quelque chose adroitement pour un petit à-compte à dame Suzanne... (A Édouard.) Monsieur! (Édouard le regarde.) Pardon, ce n'est pas du tout pour vous faire une question, puisque ça m'est défendu... (Mouvement d'Édouard.) Mais, s'il vous plait, monsieur, qu'est-ce que vous êtes venu faire dans notre pays?... s'il vous plait...

ÉDOUARD, tressaillant.

Hein?... que signifie?... (Allant à lui.) Pourquoi me demandes-tu cela?... qui t'a chargé de m'interroger?...

JOSEPH, reculant, effrayé.

Personne... c'est moi... qui... seulement histoire de savoir... parce que... je me disais... tiens ce monsieur qui...

ÉDOUARD, l'observant.

Si je croyais...

JOSEPH.

Non... monsieur... je vous jure... je cours chercher vos brosses... (Il sort.)

SCÈNE III.

ÉDOUARD, seul, suivant Joseph des yeux.

M'aura-t-il dit vrai?... est-ce le hasard... un mouvement de curiosité personnelle?... ou bien, quelqu'un l'aurait-il envoyé?... Ah! j'aurais dû le contraindre à parler. Et s'il faut m'éloigner encore, eh bien!... Mais où trouver une retraite plus cachée... plus solitaire et qui convienne mieux à l'état de mon âme!... Quelques rares et misérables cabanes... de pauvres paysans occupés sans relâche de leurs rudes travaux et dont j'évite jusqu'à la rencontre pendant mes excursions dans les montagnes. Où trouver un abri plus impénétrable, plus sûr? et pour le quitter ne faudra-t-il pas de nouveau m'exposer aux regards de ce monde que je

ALFRED.

Au fait, oui !... ce devait être elle ! Parbleu ! si j'avais su, je lui aurais annoncé...

JOSEPH, allant au fond.

Tenez !... la voilà !...

SUZANNE.

Elle aura déjà appris la nouvelle...

ALFRED, la regardant.

Vraiment ?... Oui, c'est bien cela.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE.

Dites-moi, Suzanne, serait-il vrai ?...

ALFRED, allant au-devant d'elle et la saluant.

Veuillez me pardonner, madame... et croire à tous mes regrets de n'avoir pas deviné, tout à l'heure, qu'un heureux hasard me faisait rencontrer une amie si chère à ma cousine.

CLÉMENTINE.

Monsieur... mais de grâce... dois-je croire ce qu'on vient de me dire... et puis-je en effet espérer de la revoir bientôt ?

ALFRED.

Oui, madame... je précède ma cousine de quelques instans seulement.

CLÉMENTINE, à Suzanne.

Vous entendez, ma chère dame, il faut nous préparer à la recevoir. (A Alfred.) Monsieur voudra bien nous excuser. (Alfred lui parle bas.)

SUZANNE.

Oui, madame. (A Joseph.) Allons, Joseph.

JOSEPH.

Voilà !

(Ils s'éloignent, Joseph par le fond, Suzanne par la droite.)

CLÉMENTINE, voulant la suivre.

Pardon, monsieur.

SCÈNE VIII.

ALFRED, CLÉMENTINE.

ALFRED, la retenant.

Ah !... restez, madame... restez, je vous prie., (Clémentine s'arrête étonnée.) Vous le savez, ma cousine sera bientôt ici... Permettez-moi de profiter de ce moment où je puis vous parler seule, avant son arrivée, pour vous demander une grâce !...

CLÉMENTINE.

Une grâce !... à moi, monsieur ?

ALFRED.

Oui, madame ! J'arrive à peine, et je vous vois

pour la première fois ; mais ma cousine m'a beaucoup parlé de vous, et il m'a suffi d'un instant pour être persuadé, qu'en faisant de vous l'éloge le plus flatteur, M^{me} de Brévannes...

CLÉMENTINE, avec un sourire modeste.

Est trop bonne et trop indulgente, monsieur !...

ALFRED.

J'aurais pu le croire ce matin encore, peut-être... mais maintenant...

CLÉMENTINE, l'interrompant.

Et que désiriez-vous de moi, monsieur ?

ALFRED.

Ah ! c'est juste... voilà... madame : Vous êtes l'amie de M^{me} de Brévannes, son amie d'enfance et de pension. Moi, je ne la connais et n'en suis connu que depuis peu de temps. Nous nous sommes rencontrés, il y a quelques mois, chez un notaire, par suite du partage de la succession de son mari, feu mon respectable cousin de Brévannes. L'idée me vint tout d'abord, en voyant ma cousine... vous savez, madame, combien elle est aimable et séduisante?... l'idée me vint de terminer nos débats d'héritage par un bon mariage.... C'était assez raisonnable pour un étourdi, n'est-ce pas, madame?... Je lui en parlai...

CLÉMENTINE.

Eh bien ?

ALFRED.

Eh bien !... elle ne dit pas non.

CLÉMENTINE.

Ah !

ALFRED.

Mais... elle ne dit pas oui non plus... ce qui, pour un mariage, est de rigueur... et voilà cinq mois que cela dure, cinq mois que je lui en parle tous les jours et plusieurs fois... Peine perdue... impossible d'en rien obtenir de positif. Moi, son parent, son cousin, qui, pour mieux la protéger, la défendre, me suis fait son cavalier servant, son écuyer cavalcadour.... (Riant) son maréchal-des-logis même... Eh bien ! rien... pas un mot... de la coquetterie, du badinage... enfin, des réponses de femme, qui font tout désirer et ne promettent rien..

CLÉMENTINE.

Je conçois votre contrariété, monsieur ; mais que puis-je faire ?

ALFRED.

Lui parler pour moi... la prier de se décider... car je veux en finir.... et ma cousine m'expose à prendre un parti auquel j'ai pensé plusieurs fois déjà... un parti violent !... (A lui-même.) Oui, si elle ne se prononce pas... ma foi !... à la première occasion, j'en aimerais une autre tout de suite... si je peux.... et je l'épouserai.... tout de suite aussi. (A Clémentine.) Eh bien ! madame, aurez-vous l'obligeance ?...

CLÉMENTINE.

Je suis on ne peut plus sensible à la confiance

que vous me témoignez, monsieur; mais il s'agit ici du bonheur de mon amie, et avant d'être certaine que vous pourrez le faire...

ALFRED, vivement.

Oh! n'en doutez pas, madame!

CLÉMENTINE, souriant.

Vraiment?

ALFRED.

Je ferai tout ce qu'elle voudra... ainsi! je n'aurai d'autre volonté que la sienne, d'autres désirs que les siens.... Elle est veuve et craint peut-être d'engager cette liberté qui lui est si chère?.... nullement... elle sera libre... autant et plus qu'aujourd'hui... Elle aime le monde, les spectacles, le bal?... Je la conduirai partout... je ne suis pas jaloux! J'espère, madame, que vous voilà bien rassurée, et que maintenant vous n'hésitez plus à me seconder?

CLÉMENTINE.

Vous croyez? (Alfred surpris la regarde.) Je vous étonnerais donc bien, monsieur, en vous disant que ce serait précisément tout cela qui pourrait m'empêcher d'appuyer votre demande.

ALFRED.

Comment, madame?

CLÉMENTINE.

Cette liberté, cette indépendance que vous promettez à votre cousine comme une garantie de son bonheur, voilà justement ce qui m'effraierait le plus pour elle... pour toute femme jeune et sans expérience.

ALFRED, à part.

Par exemple...

CLÉMENTINE.

Le monde est si aveugle dans ses usages! Il semble qu'une femme mariée soit, par ce titre seul, assez défendue contre tous les périls... Ah! c'est pour elle surtout que cette liberté dont vous parlez est dangereuse...

ALFRED.

Ah! cependant, permettez, madame; une veuve?...

CLÉMENTINE.

Une veuve, monsieur?... qu'aurait-elle à craindre?... Les pièges des séducteurs?... Non! non! Si elle est trompée, abusée par eux, c'est qu'elle a voulu l'être... N'a-t-elle pas toujours un moyen sûr, infaillible, d'éprouver la sincérité des sentiments qu'on lui témoigne? Pour déjouer les calculs d'une feinte tendresse, d'une passion mensongère, que lui faut-il? un mot, un seul: « Vous m'aimez, vous m'adorez! dites-vous? voici ma main. »

ALFRED.

C'est vrai...

CLÉMENTINE.

Mais en est-il ainsi de la femme que son mari promet confiant livre à elle-même au milieu du

monde? S'il la laisse sans défense, en butte aux flatteries, aux poursuites, aux paroles enivrantes de quelqu'un de ces hommes habiles à jouer la tendresse, la passion la plus vraie, la plus profonde? à l'en persuader, à intéresser sa compassion, à exciter son effroi, même par les menaces d'un feint désespoir! Qui sauvera cette femme? qui lui montrera le piège et la soutiendra, quand, par une confiance fatale, la main qui devait lui servir de guide, ne s'est montrée que pour la jeter au milieu même du péril!

ALFRED.

Madame! avec quelle émotion.

CLÉMENTINE, se remettant.

Ah! ce que j'en dis, monsieur, c'est par zèle, par intérêt pour mon amie...

ALFRED.

Au fait, je ne dois pas m'en étonner; après tout ce que ma cousine m'a dit de vous, de cette imagination si impressionnable, si exaltée, qui est chez vous la source des plus nobles sentiments.

CLÉMENTINE.

Monsieur...

ALFRED.

Oh! oui, madame... votre amie m'a raconté que peu de temps après son mariage, elle avait trouvé pour vous le plus beau parti... un de ses proches parents, banquier immensément riche. Mais vous, à toutes ses instances, vous répondiez: « Que m'importe sa fortune? Le bonheur n'est pas là pour moi. »

CLÉMENTINE, à part.

Hélas!

ALFRED.

Aussi, combien ma cousine se reproche de s'être fâchée alors de vos refus; d'avoir rompu avec vous, cessé de vous voir et de vous écrire pendant six ans! Et si vous aviez pu l'entendre lorsqu'elle a trouvé votre lettre à Paris: avec quelle joie elle s'écriait: Vite! vite! courons! Cette chère Clémentine, si aimable, si bonne...

CLÉMENTINE, avec embarras.

Il ne s'agit pas de moi, monsieur.

ALFRED.

Si fait, madame... au contraire... car tant de bonté, jointe à tant de raison! (A part.) Et puis, c'est qu'elle est jolie!

CLÉMENTINE.

AIR: Ce que j'éprouve en vous voyant.

Eh bien! monsieur, en m'écoutant,

Comprenez-vous qu'en mariage

Mon plan plus que le vôtre est sage?

ALFRED.

Je pense comme vous.

CLÉMENTINE.

Vraiment!

ALFRED.

Oui, madame, en vous écoutant.

CLÉMENTINE.

Et loin d'encourir votre blâme,
Mon avis vous parait prudent.
La raison vous plait maintenant?

ALFRED.

La raison me plait, oui, madame,
Et je l'aime en vous écoutant,
Oui, je l'aime en vous écoutant.

CLÉMENTINE.

Il suffit, monsieur, maintenant, je n'hésite plus;
je vois que je pourrai parler en votre faveur à mon
amie; et dès qu'elle sera ici, je...

ALFRED, la retenant vivement.

Oh ! non, pardon, madame... Ne vous pressez
pas tant.

CLÉMENTINE.

Comment ?...

ALFRED embarrassé.

Madame... je ne sais comment vous expliquer...
mais tout ce que vous m'avez dit... des idées, des
impressions nouvelles pour moi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Madame !... madame Gérard !

ALFRED.

Au diable le butor !...

JOSEPH, à Clémentine qui est allée à lui.

C'est dame Suzanne qui m'envoie... parce que
vous aviez dit que vous alliez la rejoindre.

CLÉMENTINE.

C'est vrai... cette pauvre Suzanne...

JOSEPH.

Et puis, on vient d'apercevoir une voiture tout
en bas de la côte...

CLÉMENTINE.

C'est Emma sans doute. (A Alfred qui est resté
pensif.) Eh ! bien, monsieur... vous entendez, vo-
tre cousine arrive, n'allez-vous pas au-devant
d'elle ?

ALFRED, sortant de sa préoccupation.

Ah ! c'est juste... pardon... je n'y pensais plus.

CLÉMENTINE.

Vraiment ?... si c'est ainsi que vous profitez de
mes leçons ?

ALFRED.

Madame...

CLÉMENTINE, à Joseph.

Où est Suzanne ? (Elle lui parle bas.)

ALFRED, à lui-même.

C'est pourtant vrai... j'avais tout-à-fait oublié...
mais, près d'une femme comme celle-là... tant
d'esprit, de grâce, de... je ne sais plus où j'en
suis...

ÉDOUARD ET CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE, à Joseph.

Très bien... mettez tout en ordre ici. (A Alfred
qui la contemple.) Eh ! bien.

AIR : (Valse de Giselle.)

Allez, monsieur, le devoir vous appelle
Vous songerez, j'espère à mes avis ?

ALFRED.

Je tâcherai... n'accusez pas mon zèle,
Par moi toujours, s'ils ne sont pas suivis.

CLÉMENTINE.

Mais le temps presse et vous restez encore !

ALFRED.

Pardon... je cours. (A part.) Je voudrais obéir.
Pourtant j'hésite; auprès d'elle j'ignore,
Quel charme ici, semble me retenir,

ENSEMBLE.

CLÉMENTINE.

Allez, monsieur, le devoir vous appelle,
Si j'ose ici vous donner des avis.
Vous n'en devez accuser que mon zèle,
Tâchez pourtant qu'ils soient un peu suivis.

ALFRED.

Oui je me rends où le devoir m'appelle,
Je songerai souvent à vos avis.

Mais cependant n'accusez pas mon zèle,
Par moi toujours, s'ils ne sont pas suivis.

(Clémentine sort par la droite.)

SCÈNE X.

ALFRED, JOSEPH.

JOSEPH.

Tiens, tiens... comme M. Alfred la regarde...

ALFRED, qui la suit des yeux.

Ah ! ma cousine avait raison ; voilà bien une des
femmes les plus séduisantes.... aimable, spiri-
tuelle... bonne.

JOSEPH.

Ah ! oui... pas vrai, monsieur ?

ALFRED, brusquement.

Hein ? qu'est-ce ? que fais-tu ? que demandes-
tu ?

JOSEPH.

Rien... je range ici, monsieur... (Il enlève le
tableau.)

ALFRED.

Attends donc !... eh ! mais... voilà qui est fort
bien... qui a fait cela ?

JOSEPH, troublé.

Personne, monsieur.

ALFRED.

Comment, personne ?...

JOSEPH.

Ah ! si... mais il ne faut pas dire à madame.....

peut-être bien qu'elle nous gronderait d'avoir laissé ce monsieur venir travailler ici.

ALFRED.

Quel monsieur ?

JOSEPH.

Celui du petit chalet... là bas... le solitaire.

ALFRED.

Un solitaire ?

JOSEPH.

Oui !... il doit revenir ici... mais je vais lui dire qu'il s'en garde bien...

ALFRED, l'arrêtant.

Du tout... par exemple ! un amateur de cette force, qui se cache... du mystère... c'est charmant ! ma cousine sera enchantée, j'en suis sûr. Je vais lui annoncer cela... mais elle ne doit plus être loin...

JOSEPH, le suivant.

Ainsi, je peux laisser tout ça ?

ALFRED.

Eh ! oui, te dis-je ! (Il sort par la porte du fond à droite.)

oo

SCÈNE XI.

JOSEPH, puis ÉDOUARD.

JOSEPH.

Suffit monsieur... Eh ! bien, j'aime autant ça... Ah ! le voilà qui regarde encore par là... comme pour voir M^{me} Gérard... est-ce qu'il en tiendrait ?.. (Allant remettre le tableau sur le chevalet.) Faudra que je dise ça à dame Suzanne... ça me comptera pour quelque chose. (Il retourne regarder au fond, à droite.)

ÉDOUARD, entrant par la gauche.

Enfin... Philippe est en route, et je suis tout-à-fait rassuré... on ignore toujours quels lieux j'ai choisis pour ma retraite, et je vais pouvoir goûter un peu de ce calme dont j'ai tant besoin. (Il regarde à gauche.) Ah ! le voilà qui disparaît au galop de son cheval !... Dans une heure, il sera près d'elle... chère enfant, que ne puis-je aussi !... Mais, sa vue me rappelle à la fois tant de félicité et de si cruelles douleurs... (Chassant ses souvenirs.) Ah ! encore. Voyons...

(Il va pour s'asseoir et se prépare à peindre.)

JOSEPH, qui regardait au fond.

Ah ! ah ! enfin, la voilà ! la voilà !

ÉDOUARD, s'arrêtant.

Qui cela ?

JOSEPH, se retournant.

Tiens... pardon, monsieur... je ne savais pas...

ÉDOUARD.

De qui parlais-tu ?

JOSEPH.

C'est la voiture... la voilà qui entre dans l'avenue des peupliers...

ÉDOUARD, se levant avec inquiétude.

Une voiture ?

JOSEPH.

Celle de madame... la maîtresse du château.

ÉDOUARD.

Ciel ! elle arrive donc ?

JOSEPH.

Oui... mais faut pas que ça vous dérange... ça ne fait rien... M. Alfred dit que madame sera bien aise de vous voir.

ÉDOUARD.

M. Alfred ?

JOSEPH.

Le cousin de madame... il sort d'ici.

ÉDOUARD.

Et tu ne m'avertissais pas ?

JOSEPH.

Mais, puisque ça ne fait rien... il dit que vous pouvez rester.

ÉDOUARD, à lui-même, en marchant avec agitation.

Rester, m'exposer aux importunités, à la fatigante curiosité de ces désœuvrés ! Oh ! non... je partirai... je m'éloignerai... (Se calmant.) Mais peut-être ne font-ils que passer... (A Joseph.) Dis-moi...

JOSEPH, accourant.

Monsieur.

ÉDOUARD.

Sais-tu si les maîtres du château comptent séjourner quelque temps ?

JOSEPH.

Faut bien croire, puisqu'on prépare les appartemens.

ÉDOUARD.

C'est bien ! (A lui-même.) Il n'y a plus à hésiter... (Se rappelant.) et Philippe que je viens de dépecher... et qui ne sait rien... Allons !... j'irai moi-même... et dès ce soir, je quitte ces lieux où j'avais espéré trouver un repos qui me fuit sans cesse... (Bruit au dehors.) Ce bruit ?..

(Musique à l'orchestre jusqu'à la fin.)

JOSEPH.

C'est M. Alfred et madame qui viennent.

ÉDOUARD.

Ici ?

JOSEPH.

Oui... M. Alfred lui aura dit... Ah ! ils demandent à dame Suzanne si vous êtes là ?

ÉDOUARD.

Moi ! non... non.

JOSEPH, à la cantonade.

Oui, madame... oui, monsieur, il y est... (A Édouard.) Restez donc !

ÉDOUARD.

Jamais...

(Il sort vivement par la gauche, au moment où les autres paraissent dans le fond, à droite.)

JOSEPH, regardant.

Eh bien!... tiens...

ALFRED.

Venez, ma cousine, le voici... Eh bien?...

JOSEPH.

Parti... Faut-il qu'il soit sauvage?

(Ils paraissent tous surpris. — Alfred court à la porte de gauche et indique par geste qu'Édouard est déjà loin. — Clémentine entre par la droite et court à Emma qui l'embrasse. — La toile baisse.)

NOTA. Le rideau doit commencer à baisser sur le mot de Joseph : Parti!

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration. — Toutes les portes sont fermées. — La boîte de couleurs est fermée et placée à gauche de la porte du fond. Il y a une écritoire, des plumes et du papier dessus.

SCÈNE I.

CLÉMENTINE, EMMA, ALFRED, SUZANNE.

(Au lever du rideau, ils sont assis autour d'un guéridon et déjeunent.)

EMMA, à Suzanne qui les sert.

Vous êtes bien certaine de tout ce que vous dites-là, Suzanne?

SUZANNE.

Mais oui, madame... c'est au point que personne dans le village, hormis Joseph, ne peut se flatter de lui avoir parlé.

EMMA.

C'est étonnant!... Savez-vous que ce personnage mystérieux commence à piquer vivement ma curiosité, mon cousin?

ALFRED, qui regardait Clémentine, sortant de sa rêverie.

Plait-il? ah!... pardon...

EMMA.

Qu'avez-vous donc? vous qui paraissiez si pressé d'arriver pour déjeuner... et qui, d'ordinaire, causez tant... et si bien, mon cousin, vous voilà grave et réfléchi?

ALFRED.

Moi!... nullement... j'écoutais madame...

EMMA, riant.

Clémentine!... mais elle ne disait rien non plus... C'est moi qui parlais de la conduite si bizarre de cet étranger que notre arrivée a chassé d'ici. Je serais vraiment désolée de l'empêcher de terminer son tableau... (Elle lorgne le tableau.) C'est fort bien!... (A Clémentine.) N'est-ce pas?

CLÉMENTINE.

Très bien!

EMMA.

Il faudra que vous alliez le voir, mon cousin....

pour lui témoigner nos regrets... (Bas.) et.... en même temps, vous tâchez de savoir...

ALFRED.

Je comprends... une mission diplomatique!

SUZANNE.

Oh! que monsieur ne se dérange pas pour ça; c'est inutile.

ALFRED.

Comment! en lui disant que des dames?...

SUZANNE.

Raison de plus... il ne viendra pas...

EMMA.

Bah!... il a donc peur?

SUZANNE.

Des dames!... tout juste.

AIR de l'Opéra-Comique.

Mieux que person' je dois l' savoir.

ALFRED.

Bah!

EMMA.

Vous! à ses secrets mêlée?...

SUZANNE.

Voilà... dans l' parc j'étais un soir,
Lorsqu'au détour d'un' sombre allée,
A mes côtés il apparut.

Moi, discret', je m' rangeai tout d'suite,

Mais aussitôt il m'aperçut...

ALFRED, riant.

Et se sauva bien vite...

Aussitôt qu'il vous aperçut,

Ce monsieur prit la fuite.

SUZANNE, étonnée.

Oui, monsieur... on vous l'a dit?

ALFRED, riant.

Non, je devine... (A Clémentine.) Et madame, n'a-t-elle jamais rencontré ce farouche voisin?...

CLÉMENTINE.

Jamais, monsieur...

EMMA, à Alfred.

Mais s'il persiste à se cacher, comment ferez-vous?

ALFRED.

Oh! ça me regarde... soyez tranquille, je trouverai bien quelque moyen...

EMMA.

Prenez garde de vous attirer une méchante affaire!

ALFRED.

Me croyez-vous si maladroit?

CLÉMENTINE.

Mais, une indiscretion!...

EMMA.

Oh! à la campagne...

ALFRED, se levant.

Je vais me rendre auprès de lui... et, avant une heure, je vous le livre.

EMMA, vivement, se levant de table.

Pas avant que j'aie quitté mes habits de voyage, cependant!

ALFRED, avec jalousie.

Comment, ma cousine?... Auriez-vous donc des projets?..

EMMA.

Qui sait?... D'ailleurs, puisqu'on dit ce monsieur, si prompt à s'effrayer... il faut bien prendre quelques précautions pour ne pas lui faire peur.

ALFRED.

Ah? ma cousine...

EMMA.

D'ailleurs... un peu de toilette ne nuit jamais.

ALFRED, à part, avec dépit.

La coquette... pour un homme qu'elle ne connaît pas... tandis que moi!... ah! ça me...

(Il frappe du pied.)

EMMA, qui parlait à Clémentine.

Comment!...

ALFRED.

Rien, ma cousine... je pensais... je réfléchissais...

EMMA, riant.

Encore?... ah! moi Dieu... ça devient inquiétant... (A Suzanne, qui ôte enlève le plateau du déjeuner.) Savez-vous si Baptiste a tiré mes cartons de la chaise de poste?

SUZANNE.

Je l'ignore, madame... je l'ai laissé qui déjeunait à l'office... mais, je vais aller voir.

(Elle sort par la porte du fond qui se ferme.)

EMMA.

Qu'on fasse bien attention... ou plutôt... allons-y nous-même...

CLÉMENTINE.

Fatiguée, comme tu dois l'être?... du tout, repose-toi encore un peu, et fie-toi à mes soins.

ALFRED, s'offrant.

Si vous le désirez, ma cousine, moi aussi, je...

EMMA, avec effroi, l'arrêtant.

Non pas!... vous? Ah! ciel... par exemple... (A Clémentine.) Deux chapeaux délicieux, ma chère, et des bonnets... des amours... tu verras...

ALFRED, à Emma.

Alors, je profiterai de l'occasion pour rester un moment près de vous, j'ai à vous parler.

EMMA, jouant la contrariété.

Ah! bien... déjà... à peine arrivés... vous allez recommencer vos persécutions...

ALFRED.

Du tout, ma cousine...

EMMA.

Non... je ne sais pas? Enfin, j'aime encore mieux vous écouter que d'exposer mes cartons... je tremblerais trop pour eux... Ah! ces hommes, c'est si maladroit... si brusque... c'est sans égard... sans pitié.

ALFRED, riant.

Pour les bonnets.

EMMA, sévèrement.

Certainement, monsieur... je ne ris pas moi... (A Clémentine.) Ma bonne, ma chère Clémentine, je me recommande à toi, n'est-ce pas?... Dis qu'on les transporte bien doucement.

ALFRED, à mi-voix, riant.

Avec tous les égards...

(Emma le regarde, il s'arrête.)

CLÉMENTINE, à Emma qui la conduit au fond.
Sois tranquille...

AIR de M. Hormille.

Oui, sans retard, j'y vais moi-même,
Sur tout cela je veillerai.

EMMA.

Ah! merci de ton zèle extrême;
Va, bientôt, je te rejoindrai.

(Elles causent ensemble bas.)

ALFRED.

Ah! c'en est fait, rien ne m'arrête,
Et pour mieux me venger ici,
Oui, je voudrais, de la coquette,
Épouser l'amie aujourd'hui!

ENSEMBLE.

CLÉMENTINE.

Oui, sans retard, j'y vais moi-même,
Sur tout cela je veillerai.
Compte bien sur mon zèle extrême,
Reste ici, je te rejoindrai.

EMMA.

Tu le veux, vas-y donc toi-même,
Pendant qu'ici je resterai.
Je compte sur ton zèle extrême,
Va, bientôt je te rejoindrai.

ALFRED.

Puisque c'est en vain que je l'aime,
L'ingrate !... je me vengerai...
Le pourrai-je ?... quel trouble extrême...
(Les regardant.)
C'est dommage !... enfin, j'essaierai.

(Elle sort par le fond et laisse la porte ouverte. — Alfred et Emma l'ont reconduite jusqu'au fond. — Alfred la suit des yeux pendant qu'Emma descend la scène.)

ALFRED.

Quelle grâce touchante ! quel charme dans toute sa personne ! Qui m'aurait dit, lorsque je cherchais une diversion... que je la trouverais dans ce pays... à la porte d'un couvent ?... Décidément, c'est le ciel qui me l'envoie !

(La porte qu'Alfred était censé rejeter, se referme.)

SCÈNE II.

EMMA, ALFRED.

EMMA, à elle-même.

Il croit sans doute que l'isolement, la campagne, me rendront de meilleure composition... mais du tout... j'ai décidé qu'il attendrait encore... quelques mois... et il attendra...

ALFRED, prenant une résolution.

Allons... (Il s'approche d'Emma.) Ma cousine...

EMMA, l'arrêtant d'un geste.

Ah ! Alfred !... vous savez ?...

ALFRED.

Permettez... ce que j'ai à vous dire aujourd'hui...

EMMA.

Eh ! mon Dieu ! je sais bien... Vous commencez par me parler d'autre chose, puis, bientôt, par un adroit détour... vous reviendrez au véritable sujet !

ALFRED.

Si vous m'écoutez seulement.

EMMA, s'asseyant d'un air découragé.

Ah ! c'est qu'il y a vraiment de la cruauté... Mais je vous prévient qu'au premier mot de vos sentimens, de vos projets de mariage... je me retire...

ALFRED.

Calmez-vous, vous dis-je, ma cousine... Du moment que je ne puis plus douter de votre aversion...

EMMA, se récriant.

Ah ! je n'ai pas dit cela !

ALFRED.

De votre antipathie...

EMMA.

Je n'ai pas dit cela, non plus...

ALFRED.

Par égard... vous vous êtes contentée d'un équivalent.

EMMA.

Mais...

ALFRED.

Mais... ne craignez rien... je ne vous fatiguerai pas de reproches... c'est déjà bien assez de vous avoir tant ennuyée de mon am... (Emma le regarde.) Je ne dirai pas le mot... c'en est fait, je me résigne, vous allez être contente de moi... vous allez me remercier... c'est une autre que j'épouse...

EMMA, avec surprise, se levant.

Hein ?... une autre !...

ALFRED, un peu troublé.

Par attachement pour vous... afin de ne plus vous désobéir, en vous faisant la cour... sans compter que ce choix, inspiré par vous-même, par votre approbation, vos éloges... parce que, ma cousine, je vous aime tant, que sur un mot de vous, je prendrais de confiance toutes les femmes.

EMMA.

Bien reconnaissante... mais ce choix... quel est-il donc ?

ALFRED.

Vous ne devinez pas ?... (Il regarde à droite.)

EMMA.

Clémentine !

ALFRED.

Forcé de renoncer à vous, j'ai voulu choisir le plus près de vous possible. C'est encore de la constance.

EMMA.

Une constance exemplaire... et voilà un procédé...

ALFRED.

Que vous méritez bien !...

EMMA.

Et... ce beau mariage... quand ?

ALFRED.

Dès que vous m'aurez aidé, ma cousine, à obtenir le consentement de la future.

EMMA.

Moi, lui demander !... Oubliez-vous que si je suis restée brouillée avec Clémentine, pendant six ans... c'est parce qu'elle avait refusé un parti que je lui présentais... un millionnaire encore !...

ALFRED.

Oui, votre beau-frère... un mari de cinquante ans... et qui ne pouvait pas lui plaire, tandis que moi...

EMMA.

En êtes-vous sûr ?

ALFRED.

J'espère qu'elle ne me refusera pas... surtout lorsque vous, qui me connaissez si bien, après cinq mois d'épreuves... quand vous lui direz :

EMMA, surprise.

Ne me l'as-tu pas écrit ? ta lettre que j'ai trouvée, à Paris, en arrivant d'Espagne, ne me disait-elle pas que tu avais été mariée... et que restée seule au monde?...

CLÉMENTINE, avec une sorte d'égarement.

Hélas ! oui... seule... seule au monde ! (Avec effort.) Et pourtant... je suis encore mariée !

EMMA, avec intérêt.

Quoi !... ah ! mon Dieu... pauvre amie... ton mari?... il t'aurait abandonnée?...

CLÉMENTINE.

Ah ! ne m'interroge pas !

EMMA, touchée.

O ciel ! tu me fais trembler... qu'est-ce donc?... ma bonne Clémentine, achève... explique-toi : ne suis-je pas ton amie... ou me garderais-tu rancune ?

CLÉMENTINE, vivement.

Ah ! tu ne le penses pas... et ma présence ici te dit assez le contraire... Dans mon infortune, c'est à toi que j'ai songé d'abord ; à toi, que j'étais venue demander un asile et qu'aujourd'hui encore j'ai recours, pour m'assurer le seul avenir qui me convienne maintenant : une retraite à Sainte-Marie !

EMMA.

Que dis-tu?... toi !...

CLÉMENTINE.

Oui... mais je ne pouvais y être admise pour toujours sans un appui... des recommandations... et comme l'abbaye dépend de ce château, que tu es même alliée à l'une de ces dames, je crois, j'ai pensé que tu ne me refuserais pas...

EMMA.

Oh ! dispose de moi... mais pas ainsi... nous ne devons plus nous séparer, je te ferai changer de résolution.

CLÉMENTINE.

Ne l'essaie pas... je connais ton dévouement, mais il est des positions qui veulent l'ombre et le silence. Dieu seul maintenant doit être mon refuge ; c'est vers lui que doivent se tourner toutes mes espérances, à lui seul je puis demander, non pas d'oublier, mais de souffrir avec résignation mon malheur.

EMMA.

Mais ce malheur... enfin quel est-il donc ?

CLÉMENTINE.

Le plus grand, le plus cruel de tous, car il est mérité !

EMMA.

Mérité... oh ! non... tu exagères sans doute encore... je connais ton imagination si vive, si exaltée... mais ici elle se calmera... tu vas retrouver le repos... le bonheur !

CLÉMENTINE.

Oh ! s'il ne s'agissait que de moi !... mais lui !...

qui rendra le repos, le bonheur à ce cœur si généreux, si noble, dont j'ai trahi la tendresse et la confiance !... (Mouvement d'Emma.) Ah ! tu ne sais pas... tu ne pourras croire à quel point je suis coupable !

EMMA.

Mais comment... si je me souviens bien... en quittant notre pensionnat tu partis pour un voyage en Allemagne, à Vienne, je crois, avec ta mère ?

CLÉMENTINE.

Oui, et ce fut-là qu'un mariage auquel je cédai, vaincue par ses instances... car souvent elle me reprochait, comme toi, ce caractère exalté... cette exagération de sentimens qui m'avaient fait refuser le parti que tu m'offrais... J'obéis donc, j'épousai le comte Edouard de Rethel !... Ah ! ce nom ! comment osé-je le prononcer ! Ah ! ma mère, ma mère !... pourquoi m'a-t-elle été si tôt ravie ! elle m'eût soutenue... défendue contre mon inexpérience... elle m'eût appris à bien apprécier mon mari... à ne pas me méprendre sur ce qu'une vie toute de commandement militaire avait jeté en lui de froid et de sévère en apparence... Ah ! que dis-je?... non, non, ne le crois pas... j'ai seule mérité tous les reproches... je suis sans excuse !... Ah ! si tu savais quel noble époux elle m'avait donné !... Hélas ! je l'ai reconnu trop tard !... Le comte unissait tous les dons du cœur et de l'esprit... officier distingué par sa bravoure, ses talens ; généreux, dévoué... Il méritait mon adoration... (Avec désespoir.) Ah ! malheureuse !

EMMA.

Calme-toi !... Ton inexpérience du monde, ton extrême jeunesse...

CLÉMENTINE.

J'étais la femme du comte, depuis deux ans, lorsqu'il dut suivre son régiment en Afrique ; redoutant pour moi les fatigues et les dangers qui l'attendaient... il me laissa à Marseille... et là... je rencontrais dans le monde...

EMMA.

Je comprends... un de ces faits brillans dont les salons sont remplis...

CLÉMENTINE.

Il eût été moins dangereux pour moi ; mais, loin de leur ressembler, sa conduite différait entièrement de leurs vulgaires hommages... Modeste et réservé, je le croyais du moins... toujours respectueux, je le voyais tressaillir et trembler, dès que mon regard rencontrait le sien... C'est à peine s'il osait me parler, et alors il se troublait... et balbutiait quelques phrases timides... lui dont tout le monde vantait la brillante éloquence et le rare talent poétique. Il semblait mépriser l'admiration de tous, et n'être heureux que lorsque j'y joignais la mienne. Dès-lors, mon imagination se complut dans cette sorte de triomphe... Heureuse

de penser qu'il dépendait de moi de suspendre ou de hâter les élans d'un tel génie... je mis mon orgueil et ma gloire à bien constater mon empire... Je le fis éclater en toute occasion... Il sut profiter habilement de ma présomption et de mon imprudence. Exaltée par la lecture de ses œuvres, qui me faisaient rêver une de ces âmes d'élite sur lesquelles le ciel a versé ses trésors de passion et d'amour le plus pur... Égarée par le prestige de ses paroles... éblouie, séduite, compromise à jamais... perdue...

EMMA.

Clémentine !

CLÉMENTINE.

Perdue!... oh! non, non! je ne l'étais pas encore. Quelques mots, quelques indices m'avaient révélé les soupçons du monde... J'allais tout rompre; j'allais travailler à reconquérir l'estime, à ramener l'opinion en ma faveur... lorsqu'une lettre m'annonce le brusque retour du comte... A cette nouvelle, ma tête s'égarait... je me figure que les bruits qui m'accusent sont parvenus jusqu'à lui; qu'il revient pour les vérifier, et que tout les confirmera. Il me semble le voir, l'entendre... lui si inflexible lorsqu'il s'agit de l'honneur... et dont rien ne peut détourner la colère, dans un premier mouvement! Ah! ma terreur était affreuse, et il y avait là... toujours là... quelqu'un pour l'accroître encore, afin d'en profiter... Que te dirai-je? Je ne sais ce qui se passa; mais, lorsque je revins à moi, j'étais loin de Marseille, avec lui... J'avais tout fui... tout abandonné...

(Elle tombe assise sur la chaise à droite, et se cache la figure dans ses mains.)

EMMA.

Grand Dieu! Clémentine! (Elle va doucement à elle et lui prend la main avec affection.) Mon amie!

CLÉMENTINE.

Ah! merci... Tu me plains, tu ne m'as pas rassurée... et pourtant tu le devrais... car ce que je ne puis concevoir, ce que tu ne comprendras pas, c'est que celui pour qui je trahissais le plus digne, le plus noble des hommes, ne pouvait lui être comparé en rien. Il n'avait ni l'élevation de son caractère, ni ses instincts fiers et généreux... pas même, hélas! pas même son amour pour moi! (Se levant.) Ah! le ciel est juste; il l'a bien vengé!

AIR : C'était Renaud de Montauban.

Il me devait un pareil châtement!

Puisse, ô mon Dieu! cette leçon sévère

Guérir tout cœur qui poursuit follement,

Une illusion mensongère!

L'aveugle épouse, en un moment d'oubli,

Immolé tout au bonheur qui l'appelle...

Et ce bonheur, il était là, près d'elle,

Dans le devoir qu'elle a trahi.

EMMA.

Ainsi cet égarement fatal ne tarda pas à se dissiper... bientôt tu reconnus ton erreur.

CLÉMENTINE.

Oui, mais trop tard... du moins aux yeux du monde... pour pouvoir me justifier jamais... Ce fut alors que je t'écrivis afin d'obtenir l'asile où j'ai résolu de pleurer des torts... que Dieu, touché par mes prières et mes larmes, peut me pardonner... mais que, moi... je ne me pardonnerai jamais.

EMMA.

Ah! sans doute, je ne saurais blâmer ta résolution de t'éloigner du monde, après un tel éclat... mais, me voici... et tu ne refuseras pas les consolations de mon amitié... (Après un silence.) Mais, dis-moi... ton mari... n'as-tu fait aucune tentative pour le revoir?

CLÉMENTINE.

Jamais!... Paraitre devant lui que j'ai tant offensé... ah! à cette seule idée... mon sang se glace... je me sens mourir.

EMMA.

Que fait-il?... où est-il?... le sais-tu?

CLÉMENTINE.

Non... j'ai appris seulement qu'après avoir quitté le service... il s'était lui-même éloigné de la ville où j'avais jeté tant de honte sur son nom... Depuis, nul n'a pu me dire ce qu'il était devenu... et c'est là mon chagrin, ma douleur la plus vive... car, en ignorant son sort... j'ignore aussi celui de... (Mouvement d'Emma.) Ah! mais, non... non... pourquoi t'apprendre encore cela... je ne me suis déjà que trop coupable à tes yeux!... Grâce, ne m'oblige pas à t'en dire davantage... car, je le sens... en révélant tant et de si cruels souvenirs...

EMMA, lui prenant la main.

Eh bien! non... ne parlons plus de ce triste passé... efforce-toi de l'oublier un peu... Mais, moi, je m'informerai... je tâcherai d'apprendre... (Écoutant.) Quelqu'un... je crois... (Faisant quelques pas vers le fond et revenant à Clémentine.) C'est Suzanne, sans doute... remets-toi... essuie tes larmes... que personne ici ne se doute... (Allant à Suzanne.) Que voulez-vous?

(A compter de ce moment la porte du fond reste ouverte jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, avec mystère.

Madame... il y est...

EMMA.

Comment?

SUZANNE.

M. Alfred... il est entré chez le monsieur du chalet.

EMMA, préoccupée et regardant Clémentine.

Ah!... bien...

SUZANNE.

Son domestique a eu beau lui dire... « Monsieur n'y est pas... monsieur vient de sortir. — Eh bien ! j'attendrai son retour, a dit M. Alfred... et prrst... il est entré !

EMMA.

Qu'elle étourderie!...

SUZANNE.

Il paraît que lorsque M. Alfred veut quelque chose!... il est capable de vous amener l'autre tout de suite.

EMMA.

Vous croyez?... (La voyant regarder Clémentine.) C'est bien... il suffit.

SUZANNE.

Est-ce que madame ne va plus à sa toilette?

EMMA.

Ah! c'est vrai... (A Clémentine.) Tu m'aideras... et nous reviendrons ensemble... (Mouvement de Célestine.) Si fait... pour t'arracher à toi-même, à tes pensées... Oh! je ne te laisse plus un instant seule, d'abord.

CLÉMENTINE, lui serrant la main avec reconnaissance.

Bonne Emma!

EMMA, à Susanne qui veut les suivre.

Demeurez.

(Elle sortent par la droite.)

SCÈNE VI.

SUZANNE, seule.

Tiens!... c'est singulier... on dirait que M^{me} Gérard a pleuré... des soupirs... un air triste... elle qui tantôt paraissait si contente de l'arrivée de madame... (Réfléchissant.) Qu'est-ce que ça peut être encore?... (Elle regarde autour d'elle, puis s'avance avec précaution vers la porte de droite.) Si j'essayais... (Coup de fusil à gauche.) Ah! qu'est-ce que c'est que ça?...

SCÈNE VII.

SUZANNE, JOSEPH.

JOSEPH, entrant avec précaution.

Avez-vous entendu?

SUZANNE.

Certainement... Sais-tu d'où vient ce bruit?

ÉDOUARD ET CLÉMENTINE.

JOSEPH.

Pas de doute que je le sais et bien d'autres choses aussi...

SUZANNE.

Bah!... parle vite.

JOSEPH.

Vous savez, M. Alfred...

SUZANNE.

Oui... il est entré dans le chalet.

JOSEPH.

Du tout... il est en sorti... puisque l'autre n'y était pas.

SUZANNE.

Alors, M. Alfred ne l'a pas vu?

JOSEPH.

Eh! si... il l'a vu... par la fenêtre... qui s'en allait à cheval sur sa jument grise... M. Alfred l'a appelé... « Hé! hé!... » Mais l'autre était bien loin. Alors j'ai dit à M. Alfred... que, s'il voulait se dépêcher et prendre par le raccourci, à travers la prairie, il pourrait encore arriver avant lui... au gué de la rivière, près de la cabane du garde-chasse.

SUZANNE.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! il est parti... je l'ai vu passer pardessus la haie, sauter le grand fossé, et puis courir, mais courir...

SUZANNE.

Enfin...

JOSEPH.

Enfin, il est arrivé juste.

SUZANNE.

Pour lui parler?

JOSEPH.

Non... pour le voir passer le gué au galop... M. Alfred, piétinait... rageait!... Là-dessus le garde-chasse est arrivé... M. Alfred lui a pris son fusil et pau...

SUZANNE.

Ah! seigneur!

JOSEPH.

Oh! pas dessus... non, ça lui aurait fait mal... non... à côté... en l'air... seulement pour lui faire tourner la tête... Mais rien... il file plus vite que jamais, et M. Alfred revient, vexé... mais vexé... mais vexé!

SUZANNE.

Je crois bien, avoir couru comme ça... en plein soleil... et pour rien encore.

JOSEPH, la regardant en se frottant les mains.

Eh bien! dame Suzanne?

SUZANNE.

Plait-il?

JOSEPH.

J'espère qu'en voilà des fameuses, cette fois... des nouvelles? ça fait-il votre compte?... je puis-t-il aller parler à M. le curé?

SUZANNE.

Hein?

JOSEPH.

S'il y a de trop... ça sera pour le sonneur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALFRED.

ALFRED, entrant accablé de fatigue et de chaleur.

Ouf!... le ciel confonde l'original... je n'en puis plus... je suis exténué... abimé... (Apercevant Suzanne et Joseph.) Ah! vous voilà... pourquoi ne m'aviez-vous pas dit qu'il était sourd?

JOSEPH.

Sourd... qui ça ?

ALFRED.

Eh! parbleu... ce monsieur pour qui je viens de faire une course au clocher... et à pied encore!

JOSEPH.

Oh! il n'est pas sourd, monsieur.

ALFRED.

Alors pourquoi ne répond-il pas ?

JOSEPH.

Ah! ça... je vais vous dire : c'est un tic qu'il a comme ça.

SUZANNE.

Je vous avais prévenu... c'est là sa manière.

ALFRED.

Eh! bien, elle est comme lui fort ridicule! (A lui-même.) Et c'est que je vais l'être bien plus encore, moi, si ma cousine et son amie m'ont aperçu courant, sautant. (Se levant.) Et n'avoir pas réussi! Je suis d'une colère!... J'étouffe...

JOSEPH.

Monsieur voudrait-il se rafraîchir ?

ALFRED.

Hein?

JOSEPH.

Si monsieur veut un verre d'eau sucrée ?

ALFRED.

Au diable! c'est toi qui es cause!... Ma cousine va me railler... se moquer de moi!... Mais aussi conçoit-on ce... je ne sais quel nom lui donner... ce sauvage... ce Kabyle!... Vous verrez que, pour parvenir à le regarder en face, je serai forcé de lui proposer un duel.

SUZANNE, effrayée, à Joseph.

Un duel!...

ALFRED.

Eh! parbleu, au fait... c'est un moyen... (S'arrêtant.) ou plutôt... si je... Oui... Celui-là vaut mieux.

(Il regarde autour de lui.)

SUZANNE.

Monsieur veut quelque chose ?

ALFRED.

Non, voilà ce qu'il me faut.

(Il va prendre l'écritoire et du papier au fond, les place sur la table, et s'assied.)

JOSEPH.

Tiens! il va écrire.

ALFRED, écrivant.

Mon cher ami.

JOSEPH.

A qui qu'il écrit ?

(Suzanne lui fait signe de se taire et d'écouter.)

ALFRED, continuant.

« Il est inutile de vous cacher davantage; je vous ai reconnu... »

SUZANNE et JOSEPH, se regardant.

Tiens! Tiens!...

JOSEPH.

Il ne l'a pas vu, et il l'a reconnu.

ALFRED, qui cherchait.

« J'espère donc que vous ne refuserez pas plus long-temps à l'un de vos meilleurs amis... »

JOSEPH et SUZANNE, étonnés.

Ah!

ALFRED.

« La douce satisfaction de vous presser la main. (Signant.) Alfred. (Ferme le billet.) Là... »

JOSEPH, à Suzanne.

Avez-vous entendu?... il a dit ami... son meilleur...

SUZANNE.

Et tout-à-l'heure il ne le connaissait pas!...

JOSEPH.

Et il voulait se battre!... En voilà une énigme!

SUZANNE.

C'est à en perdre la tête!

ALFRED, se levant et donnant la lettre à Joseph.

Tiens... ce billet au chalet... au domestique de ce monsieur, et qu'il le trouve à son retour.

JOSEPH.

Oui, monsieur.

SUZANNE, bas.

Tâche toujours de savoir...

JOSEPH.

Soyez paisible...

ALFRED.

Vas donc! hâte-toi!

(Joseph sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins JOSEPH.

ALFRED.

C'est cela... pour peu qu'il ait quelques sentiments humains, il ne résistera pas à la voix de la sainte amitié...

SUZANNE.

Il serait possible!

ALFRED.

Hein? quoi!

SUZANNE.

Pardon, monsieur, mais je vous entends dire que l'inconnu... Vous le connaissez donc à présent?

ALFRED.

Moi?... du tout.

SUZANNE.

Pourtant, vous l'appellez votre ami!...

ALFRED.

Sans doute. (Riant.) Ah! ah! cette chère Suzanne... Vous ne comprenez pas?

SUZANNE.

Pas trop.

ALFRED.

Il reçoit ma lettre, n'est-ce pas? Il la lit... alors je joue d'un malheur bien décidé, ou bien ce monsieur a comme moi... comme tout le monde, un certain nombre de camarades, d'anciens amis qu'il a perdus de vue... Or, il me prend pour l'un d'eux; il me fait dire qu'il m'attend... j'accours...

SUZANNE.

Bien... mais alors?

ALFRED.

Alors, je m'élançai vers lui... l'œil attendri, les bras ouverts... et m'écriant : « Ah! mon ami, mon cher ami... que je suis heureux... que je t'embrasse!... »

SUZANNE.

Mais puisque vous ne le connaissez pas?

ALFRED.

Justement, nous ferons connaissance.

SUZANNE.

Ah! oui... mais... Comment? Qu'est-ce que vous direz?

ALFRED.

Eh! parbleu!... ce qu'on dit en pareil cas lorsqu'on se trompe : « O ciel! que vois-je!... Est-il possible!... Ah! monsieur... que d'excuses!... de pardons!... Combien je suis confus!... Enfin je lui témoigne tant de regrets, qu'il se croit obligé de me consoler... Il m'offre un siège... »

SUZANNE.

Oh! ça... pas sûr.

ALFRED.

Eh! bien, je lui en présente un, et j'en prends un autre... Bref, nous causons... Ma franchise, ma gaillarderie lui plaisent, le rendent plus communicatif... Nous devenons les meilleurs amis du monde... Il accepte mon bras, et je l'amène ici, où vous aurez dit à ces dames de nous attendre.

SUZANNE.

En vérité... vous contez tout ça... On dirait que vous êtes sûr?

ALFRED.

Eh! parbleu!... si je le suis!... (Regardant.) Tenez, voilà déjà Joseph qui m'apporte la réponse, et vient m'inviter à me rendre au chalet.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH.

Non, monsieur.

ALFRED.

Comment non?... Ah! j'y suis... Il n'est pas encore de retour.

JOSEPH.

Si fait,.. et je lui ai remis moi-même votre lettre.

ALFRED.

Ah! il l'a lue?

JOSEPH.

Oui, monsieur.

ALFRED.

Et il paraissait enchanté?

JOSEPH.

Du tout.

ALFRED, avec colère.

Il ne veut pas me recevoir?

JOSEPH,

Vous recevoir... lui! Ah! bien oui!... c'est lui-même qui vient.

ALFRED.

Il vient!

JOSEPH.

Oui, monsieur; il s'est décidé tout d'un coup. « Allons, il faut en finir... Je vais lui parler! »

SUZANNE.

C'est, ma foi, vrai... le voilà...

(Joseph sort au-devant d'Édouard.)

ALFRED.

Ah! diable... c'est différent. Reprenons vite un visage de circonstance. (Riant.) Ah! ah! ce cher ami dont je ne sais pas le nom, et qui vient de lui-même se jeter dans mes bras... (Reprenant son sérieux.) Ah! bien, oui... mais s'il allait se formaliser... se fâcher...

JOSEPH, rentrant.

Le voilà!

ALFRED, arrangeant ses cheveux et ses habits.

Hum!... c'est bien. (A lui-même.) Enfin, nous verrons... Essayons toujours...

SUZANNE.

Je suis curieuse de voir...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ALFRED, allant vers Édouard et lui tendant les bras.

Eh! venez donc, mon cher... que je vous embrasse... que je... (Édouard lui tend la main. Alfred

mes pour une femme indigne de vous !

ÉDOUARD.

Ah ! sans doute, elle ne mérite pas mes regrets, et ces larmes, j'en ai honte ; je me reproche ma faiblesse... mais je ne puis toujours la surmonter... et, en ce moment même où tout vient me rappeler mon outrage... Vous l'avouerez-je... et le croirez-vous?... eh bien ! cette femme coupable, infidèle, ingrante, que je devrais maudire... il est des instans où il me semble... oui, je l'aime encore !...

(Il se cache la figure dans ses mains.)

ALFRED.

Pauvre ami ! allons, Edouard... rappelez votre fermeté... votre courage, et laissez-moi vous arracher à cette triste solitude.

ÉDOUARD.

J'étais venu au contraire, vous prier de ne point me faire connaître... maintenant permettez...

ÉDOUARD, le retenant vivement.

Ah ! vous ne me quittez pas ainsi !

ÉDOUARD.

Il le faut... je dois partir... m'éloigner de ces lieux !

ALFRED.

Nous séparer encore ?

ÉDOUARD.

Il le faut, vous dis-je. Nos destinées sont bien différentes, mon cher Alfred... restez au milieu d'un monde où vous pouvez paraître, vous, sans craindre qu'un mot... un regard offensant vienne vous faire rougir.

ALFRED.

Mais, vous n'avez rien de semblable à craindre ici... dans ma famille... avec des amis qui s'efforceront de vous faire oublier vos chagrins.

ÉDOUARD.

C'est impossible !

ALFRED.

Je n'ai pas besoin de vous promettre que le silence le plus inviolable...

ÉDOUARD.

N'importe... je ne puis.

ALFRED.

Eh bien ! du moins, ne vous éloignez pas de l'asile que vous vous étiez choisi... Si vous l'exigez, nous respecterons votre retraite... et nous ne vous verrons que lorsque vous y consentirez... j'en prends ici l'engagement. (Edouard hésite.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Monsieur !...

Eh bien ?

ALFRED.

SUZANNE.

Voilà ces dames qui viennent.

ÉDOUARD.

Adieu.

ALFRED, le retenant.

Un mot encore... (Montrant la droite.) Tenez... il est trop tard... ma cousine vous a aperçu... vous êtes chez elle... et la politesse... vous ne pouvez vous dispenser de lui faire vos adieux...

ÉDOUARD.

Soit donc... mais à condition que vous ne tenterez pas de me retenir.

ALFRED.

Puisque vous ne le voulez pas absolument. Et, cependant vous avez tort... je vous le jure, ma cousine et son amie, M^{me} Gérard...

ÉDOUARD, souriant.

Ah ! oui... cette dame, dont l'active bienfaisance... (Voyant entrer Emma.) Est-ce elle ?

ALFRED.

Non...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, EMMA, puis CLÉMENTINE.

FINAL.

Musique de M. Hormille.

ALFRED.

Je vous présente, ici, chère cousine,
Le comte...

(Se reprenant sur un geste d'Edouard.)

Un vieil ami...

EMMA.

Monsieur.

Cette visite est pour nous un bonheur !

ÉDOUARD, saluant.

Madame...

EMMA, à Clémentine qui paraît.

Viens donc, ma chère Clémentine.

ÉDOUARD, tressaillant. Parlé.

(La musique continue à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

Ce nom !... (Il la regarde et pousse un cri de surprise et de colère.) Ah !

CLÉMENTINE, regardant Edouard.

Ah !...

(Elle chancelle, Emma court à elle et la soutient. Suzanne apporte un fauteuil. Alfred cherche à retenir Edouard qui s'efforce de lui échapper et s'éloigne pendant qu'Emma aide Clémentine chancelante à s'asseoir sur le fauteuil. — Le rideau baisse.)

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE I.

SUZANNE, puis EMMA.

SUZANNE, écoutant à la porte de droite, celle du second plan dans le pan coupé.

Impossible de rien entendre... elles parlent si bas... une bien mauvaise habitude!

(La porte s'ouvre tout à coup, elle recule vivement.)

EMMA.

Ah! c'est vous Suzanne, que faisiez-vous donc là?...

SUZANNE, .

J'accourais pour dire à madame que j'ai fait sa commission...

EMMA.

Eh bien! M. de Mauréal?

SUZANNE.

Il est toujours au châlet avec ce monsieur... mais il va venir tout de suite.

EMMA.

C'est bien... allez!

SUZANNE.

Oui, madame...

(Elle s'approche doucement et avec curiosité de la porte qu'Emma n'a pas entièrement fermée.)

EMMA.

Où allez-vous donc?

SUZANNE.

Je croyais entendre... peut-être bien que madame Gérard se trouve plus mal...

EMMA.

Non... elle est beaucoup mieux... allez!

SUZANNE.

Chère dame... c'est bien singulier que la vue de ce monsieur.

EMMA.

Allez donc, vous dis-je... et rappelez-vous que je n'aime pas les gens indiscrets et curieux.

SUZANNE.

J'espère que ce n'est pas pour moi?...

EMMA, voyant Alfred.

J'entends M. de Mauréal... laissez-nous.

SUZANNE, à part, en s'éloignant.

Oh! ces tyrans de maîtres! ça ne vous dit rien, et ça veut encore vous empêcher de voir.

(Emma la regarde. — Elle sort en faisant un geste de colère, et salue Alfred qui entre.)

SCÈNE II.

EMMA, ALFRED.

ALFRED.

Vous désirez me parler, ma cousine?

EMMA.

Pour nous concerter, nous entendre au sujet de l'événement si étrange, si inattendu.

ALFRED.

En effet... qui aurait pu le prévoir... comment se douter... vous m'en voyez encore tout étourdi; mais la comtesse?

EMMA.

Elle est un peu plus calme... et lui?

ALFRED.

Oh! furieux, d'abord contre moi, qu'il accusait d'avoir préparé cette rencontre de concert avec sa femme et vous.

EMMA, s'en défendant.

Ah! vous savez?...

ALFRED.

Sans doute... et j'ai protesté, mais je n'en ai pas moins eu toutes les peines du monde à l'apaiser. Au reste, il veut partir... il parle de passer à l'étranger... d'aller je ne sais où... aux États-Unis... au Brésil... le plus loin possible, enfin.

EMMA.

Ah!

ALFRED.

Et tout de suite, aujourd'hui même.

EMMA.

Il serait vrai! et Clémentine qui voulait lui parler.

ALFRED.

En ce moment?... oh! impossible!

EMMA.

Nous avons pourtant compté sur vous, mon cousin, pour en obtenir une entrevue.

ALFRED.

Moi, lui demander!... d'abord ce serait tout-à-fait inutile, dans l'état d'irritation du comte... je suis sûr qu'au premier mot...

EMMA.

Cependant...

ALFRED.

Ah!... parce qu'il a l'air calme... posé... mais vous ne le connaissez pas... le comte, sous cet abord glacé, cache un caractère, un cœur, d'une

violence... Et pourtant, je comprends le désir de sa femme, à la veille de cette séparation... des intérêts d'affaires, de position, de fortune même, à discuter, à régler.

EMMA.

Oh ! non... ce n'est pas cela... je le suppose du moins : l'émotion de Clémentine, en me priant de vous parler de son désir... il s'agit de motifs qu'elle ne peut nous confier, dit-elle, de motifs puissans, sacrés ! tels enfin que son repos, sa vie dépendent de cette entrevue.

ALFRED, avec chaleur.

Oh ! alors, il n'y a plus à hésiter, ma cousine, il faut que le comte l'entende, et il l'entendra... j'en répons, dussé-je le forcer !

EMMA.

Ah !

ALFRED.

Non... c'est juste... avec lui... ce moyen ne réussirait pas... mais enfin, je ferai tout mon possible...

EMMA.

C'est bien ! c'est très bien, mon cousin... un pareil zèle... je vous en remercie pour elle, et pour moi. Allez, réussissez, et alors...

ALFRED.

Et alors...

EMMA.

Je vous prouverai que je ne suis pas une ingrate. (Elle lui tend la main.)

ALFRED.

Quoi !... ma cousine, je pourrais enfin espérer...

EMMA.

Peut-être... (Voyant la porte s'ouvrir.) Chut ! Clémentine !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CLÉMENTINE.

EMMA, allant à elle.

Viens, ma chère... nous nous occupions de toi, mon cousin est prêt à nous seconder.

ALFRED.

Oui, madame, à tout entreprendre pour vous faire oublier mes folles idées de ce matin, et mériter le titre de votre ami...

EMMA, l'interrompant.

C'est bien ! c'est bien !... mais le temps presse, il faut agir... (A Clémentine.) Car, tu l'avais deviné, le comte veut partir... quitter la France, l'Europe même.

CLÉMENTINE, accablée.

Ciel !..

EMMA.

Si tu lui écrivais une lettre que mon cousin, se chargerait de lui faire lire.

CLÉMENTINE.

Impossible ! ma main tremblante ne saurait en ce moment, tracer une ligne !... Partir, quitter la France !

ALFRED, avec chaleur, passant entre elles.

Pas avant de vous avoir entendue, madame...

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Je cours à lui, ma voix le presse;

Je saurai, malgré son courroux,

Accomplir, selon ma promesse,

Le dernier vœu formé par vous.

EMMA.

Combattez bien sa résistance.

ALFRED.

Ah ! pour désarmer sa rigueur,

Ce qui me manque en éloquence,

Je le trouverai dans mon cœur.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE IV.

EMMA, CLÉMENTINE.

EMMA.

Allons, reprends un peu de ton courage. T'abandonnerait-il déjà ? Alors, comment en trouverais-tu en sa présence ? et puisque tu es décidée à cette démarche, dont tu espères sans doute beaucoup...

CLÉMENTINE.

Oh ! plus que je ne puis dire.

EMMA.

Eh bien ! rassemble donc toutes les forces pour essayer de le fléchir.

CLÉMENTINE.

Le fléchir ! oh ! non, ce n'est pas là ce que j'espère... ce que j'attends ; je sais trop que cela ne se peut pas... et fut-il assez généreux pour me pardonner... je n'accepterais pas, moi, un sacrifice que le monde, l'opinion... le soin de sa réputation et de sa gloire... que tout lui défend.

EMMA.

Que dis-tu ?

CLÉMENTINE.

Mais je n'en désire pas moins ardemment de paraître devant lui... ou si ma vue devait lui être trop pénible encore... Eh bien !... qu'il consente à m'écouter seulement... car j'ai à lui parler d'un intérêt... de quelqu'un...

EMMA.

Comment ?

CLÉMENTINE.

Oui... une question à laquelle lui seul... mais voudra-t-il me répondre... consentira-t-il à m'écouter... (A elle-même.) O ma fille !... mon enfant...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ALFRED.

EMMA, à Alfred qui rentre.

Eh bien!

ALFRED.

Je n'ai pu l'entretenir encore de l'objet qui vous intéresse... mais le comte ne tardera pas à me rejoindre.

EMMA.

Comment?

ALFRED.

Je l'ai trouvé rassemblant des papiers au sujet desquels il voulait me parler, disait-il, lorsqu'au même instant, un bruit de chevaux, une voiture qui s'arrêtait sous les fenêtres du chalet... alors il a paru troublé... (Se rappelant.) Ah! ah! mou Dieu... si c'était...

EMMA.

Qu'est-ce donc, mon cousin?

ALFRED.

Mais oui... maintenant... je me rappelle... il m'a pressé de le laisser seul quelques instans... j'insistais pour rester... lui parler... et c'est alors qu'il m'a promis de venir lui-même.

EMMA.

Eh bien?

ALFRED.

Eh bien!... vous ne comprenez pas?... si c'était un prétexte... pour m'éloigner... pour échapper à vos instances?... Cette voiture, si elle venait le chercher?... s'il était parti?...

EMMA.

Ciel!

CLÉMENTINE, avec une douleur résignée.

O mon Dieu... (Elle s'assied.)

EMMA.

Que faire?

ALFRED.

Eh parbleu!... seller un cheval... le suivre, le rejoindre... (Il se dirige vers le fond. — S'arrêtant.) Ah! attendez... il m'a semblé... c'est lui, je crois...

CLÉMENTINE, se levant avec effroi.

Lul!

ALFRED.

Madame... demeurez... profitez d'une occasion si favorable... puisqu'il vient ici... il faudra bien...

(Il va regarder au fond.)

EMMA.

Il a raison.

CLÉMENTINE.

M'offrir à ses yeux par surprise... devoir à une trahison cette faveur que j'ose à peine réclamer de sa pitié... oh non! s'il n'y consent pas librement...

je saurai me résigner... je saurai lui obéir sans me plaindre... Hélas! je n'ai plus que ce moyen pour regagner un peu son estime.

ALFRED, qui était sorti un peu, reparaisant.

Je ne me trompais pas... c'est le comte!

EMMA, voulant arrêter Clémentine.

Reste!

CLÉMENTINE.

Non, non, te dis-je!

EMMA.

Eh bien!... je te suis... (A Alfred.) Mon cousin, ne négligez rien pour le fléchir.

(Elle suit Clémentine qui est sortie par la porte du premier plan à droite.)

SCÈNE VI.

ALFRED, ÉDOUARD. (Il entre d'un air empressé par la gauche. — A compter de ce moment la porte de gauche reste fermée jusqu'à la fin de la pièce.)

ALFRED.

Ah! mon cher Édouard, combien je vous remercie d'être venu... et j'allais moi-même...

ÉDOUARD, vivement.

Non, non... c'est inutile... (A part.) Ma fille... Ah! qu'on ignore...

ALFRED.

Je voulais... j'étais impatient de...

ÉDOUARD.

Pardon, mon ami... j'ai peu de moments à moi, on m'attend...

ALFRED, le regardant.

Ah!

ÉDOUARD, vivement.

Quelques affaires à régler.

ALFRED.

Vous êtes donc toujours décidé à partir?

ÉDOUARD.

Ce serait déjà fait; mais, auparavant, j'ai désiré vous charger d'une démarche... et si, comme je l'espère, vous consentez à me rendre ce service... des titres que je vous remettrai... une procuration que je vais écrire pour mon notaire.

ALFRED.

De quoi s'agit-il, parlez?

ÉDOUARD.

Quelque soit mon ressentiment contre... la comtesse... puisque je l'ai retrouvée, il est de mon devoir, avant de m'en séparer pour toujours, de lui remettre la portion de notre fortune que je lui avais assurée en l'épousant... Je sais d'ailleurs qu'elle en fera bon usage. Pendant mon séjour ici... j'ai appris que la comtesse avait cherché une

sorte d'expiation... dans l'exercice de la charité la plus dévouée; que l'exaltation naturelle de son âme s'était portée vers un but aussi généreux que digne de ce qu'elle fut autrefois... Le pouvoir de faire du bien est une consolation qu'elle peut accepter de moi sans rougir.

ALFRED.

Vous parlez de consolation?... Eh bien !... il en est une autre plus importante, plus précieuse pour elle, que je réclame, que j'attends de vous.

ÉDOUARD.

Laquelle ?

ALFRED.

C'est que, avant de vous éloigner... vous consentiez, vous, à la voir... (Mouvement d'Édouard.) à l'entendre un moment.

ÉDOUARD.

Ah ! que me demandez-vous ?

ALFRED.

J'ai promis.

ÉDOUARD.

Jamais !

ALFRED.

Écoutez.

ÉDOUARD.

Je devine son dessein... elle veut sans doute tenter une justification inutile... (Mouvement d'Alfred.) Oui, inutile... car fut elle possible... la comtesse parvint elle à me convaincre... elle me connaît assez aussi pour savoir que cela n'influerait en rien sur ma détermination. Mon honneur, le monde, l'opinion... tout élève entre nous une barrière éternelle... Dites-lui donc, conseillez lui de renoncer...

ALFRED.

Permettez-moi d'insister... songez que, par le refus d'une faveur si légère, vous allez désoler, désespérer une femme dont tout à l'heure encore vous avez reconnu, loué le caractère, les sentimens généreux. (Édouard fait un mouvement d'impatience. — Avec chaleur.) Vous ne songez qu'aux torts de votre femme !... songez aussi à tout ce qui les a expiés... tant de regrets... tant de larmes !...

ÉDOUARD.

Ah ! assez... taisez-vous, de grace... Épargnez-moi des tortures inutiles, car vous pouvez me briser le cœur sans changer ma résolution... Je dois partir... je partirai !

ALFRED.

Sans la revoir ?

ÉDOUARD.

Sans la revoir !

ALFRED, à part.

Ah ! faudrait-il renoncer ?...

ÉDOUARD.

Pour la dernière fois, voulez-vous me rendre le service que je suis venu vous demander... sinon...

ÉDOUARD ET CLÉMENTINE.

vous me forcerez, à mon extrême regret, de m'adresser à quelqu'autre... à révéler ainsi un secret que pour le repos de la comtesse elle-même...

ALFRED.

C'est vrai.

ÉDOUARD.

Vous acceptez ?

ALFRED.

Oui.

ÉDOUARD.

C'est bien... je vous remercie...

(Il va à la table, tire un papier de sa poche et se dispose à écrire.)

ALFRED.

C'est cela... préparez tout... (A part.) Et, moi, je cours prévenir ma cousine de ce qui se passe.

(Il se dirige doucement vers la porte d'Emma.)

oo

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE, elle arrive par le jardin à gauche.

Monsieur !

ALFRED.

Hein... que désirez-vous ?

SUZANNE, lui montrant Édouard.

Chut... vous qui tenez à connaître... si vous savez quelle découverte ?...

ALFRED.

Qui donc ?

SUZANNE.

Cette voiture...

ALFRED.

Qui venait le chercher ?

SUZANNE.

Il y avait quelqu'un dedans.

ALFRED.

Quelqu'un !

SUZANNE.

A ce que dit Joseph... car c'est lui qui a vu...

ALFRED, passant au milieu, à lui-même, regardant Édouard.

Quelqu'un ! j'y suis maintenant... son trouble, son empressement à m'éloigner du chalet... (A Suzanne.) Savez-vous ?...

SUZANNE, plus bas, avec mystère.

Une enfant, une petite fille... (Mouvement d'Alfred.) jolie, mais jolie... un ange de quatre à cinq ans.

ALFRED.

Ah !

ÉDOUARD, s'arrêtant.

Qu'est-ce que c'est ?

ment, pâle, défaite, les yeux baissés et toute tremblante.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, EMMA, CLÉMENTINE.

ALFRED.

Venez, madame, et ne craignez rien... il consent à vous entendre.

CLÉMENTINE, se soutenant à peine et s'appuyant sur le bras d'Emma.

O mon Dieu !

EMMA,

Du courage...

CLÉMENTINE, avec résolution.

Oui... j'en aurai... Laissez-nous...

ALFRED, à Emma en lui montrant le jardin à gauche.

Par ici, ma cousine.

EMMA.

Pourquoi ?

ALFRED.

Chut!... Je vais vous le dire.

(Emma sort avec Alfred par le fond à gauche, la porte se referme.)

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, CLÉMENTINE.

(Clémentine hésite long-temps, puis s'approche lentement d'Édouard, qui paraît contenir avec peine son émotion. — *La musique cesse.* — Clémentine veut parler, mais ses larmes la suffoquent; elle éclate en sanglots, et veut se précipiter aux pieds du comte.)

ÉDOUARD, sans tourner la tête, l'arrête du geste, et lui dit avec douceur et émotion.

Que voulez-vous de moi ?

CLÉMENTINE, anéantie.

Au nom du ciel!... Non... ce ton de bonté!... Je n'y étais pas préparée... Il me déchire le cœur... Ah! son indignation... sa colère m'eussent fait moins de mal!

ÉDOUARD, d'un ton plus ferme.

Eh! bien, madame... vous avez désiré me voir ?

CLÉMENTINE.

Pour vous supplier de me dire... de m'apprendre... (Édouard la regarde; elle fait un mouvement de crainte et hésite.) Vous voulez partir... quitter la France... vous expatrier?...

ÉDOUARD.

Il est vrai.

CLÉMENTINE.

Ah! alors... j'ai désiré... avant... Mais... mon Dieu!...

ÉDOUARD.

Calmez-vous!

CLÉMENTINE.

Ah! c'est que je tremble que vous ne refusiez de me répondre... Ce que j'ai à vous demander va réveiller toute votre colère... (Mouvement d'Édouard.) Oh! je l'ai méritée... je le sais... J'ai mérité le sort qui m'attend, la douleur qui m'accable et tous les reproches que vous daignez m'épargner.

ÉDOUARD.

Ils s'expriment assez dans mes yeux éteints, dans mes traits altérés... (Clémentine le regarde, fait un geste de surprise, et baisse la tête avec douleur.) Si, malgré tous mes efforts, je n'ai pu vous éviter ces reproches muets... ma bouche, du moins n'ajoutera pas à vos peines!... et d'ailleurs à quoi bon rappeler un passé douloureux? lorsque, dans un instant... séparés.

CLÉMENTINE.

Oui... je n'avais pas attendu ce moment pour repousser tout espoir d'un pardon impossible. Je ne vous dirai même pas que peut-être mon crime est moins grand que vous le pensez... (Mouvement d'Édouard.) Non... il suffit que le monde le croie... qu'il m'ait condamnée pour m'enlever tout droit à votre clémence.

AIR de Bérat.

De vos regards, je le sais,
Hélas! je suis trop indigne,
A mon sort je me résigne.
De vous, enfin désormais,
Je n'attends plus qu'une grâce:
Ah! puisse mon repentir,
Effacer jusqu'à la trace
De mon triste souvenir.
Oui, soyez inexorable,
Loin de moi portez vos pas,
Oubliez une coupable;
Mais ne la maudissez pas!

ÉDOUARD, attendri.

Non, non... je ne vous maudis point... ma tendresse pour vous a fait longtemps le bonheur de mes jours... non, je ne vous maudirai pas.

CLÉMENTINE, avec élan.

Ah!... monsieur! pour prix de ces paroles, que ne puis-je à l'instant même mourir à vos pieds... vous rendre la liberté... l'espoir d'un bonheur qu'une autre plus digne de vous...

ÉDOUARD, vivement.

Jamais. (Avec émotion.) Jamais...

CLÉMENTINE, avec désespoir.

Ah!

ÉDOUARD.

Imitez-moi donc... supportez votre malheur avec courage, et si le souvenir de mon pardon peut

adoucir l'amertume de vos regrets, soulager votre douleur... je vous pardonne.

Clémentine fait un mouvement comme pour se jeter à ses genoux, il l'arrête d'un geste.)

CLÉMENTINE, à part.

Ah! si j'osais... ma fille!... du courage!... (Haut.) Monsieur...

ÉDOUARD.

Un moment encore... j'ai entendu parler des travaux que vous vous imposiez... de vos veilles assidues et pénibles, pour soulager l'infortune de tant de malheureux qui bénissent votre nom. J'ai désiré que vous pussiez continuer de satisfaire vos penchans généreux... et cette partie de nos biens à laquelle vous avez droit...

(Montrant les papiers.)

CLÉMENTINE, repoussant sa main avec respect.

Je n'avais pas d'autre fortune que la vôtre, et j'ai perdu le droit de la partager... Cette aisance que vous m'offrez me rappellerait plus amèrement encore mon ingratitude et mes torts envers vous. Non, si l'appui, le dévouement de l'amitié venaient à me manquer un jour... c'est à Dieu seul... et au travail de mes mains...

ÉDOUARD.

Je ne puis souffrir... Prenez, madame...

CLÉMENTINE.

Si vous me le commandez, monsieur, je supporterai cette humiliation... mais ne soyez pas généreux à demi... Épargnez-la-moi.

ÉDOUARD.

Eh! bien... je respecte vos scrupules... je n'insiste plus... mais j'exige à mon tour une promesse de vous..., c'est que si jamais vous veniez à éprouver le besoin... je serais le premier... le seul à qui vous vous adresseriez.

CLÉMENTINE.

Je le promets.

ÉDOUARD, prenant l'écrin sur la table.

Quant à cet écrin... le vôtre, vous ne refuserez sans doute pas de le reprendre. (Il lui présente l'écrin.)

CLÉMENTINE le prend, l'ouvre, considère un moment son contenu, en laissant couler ses larmes.

Oui... il fut à moi... Je le tenais de vous encore... Ah! quel temps il me rappelle! Mon Dieu! Oui, oui; tenez! j'accepte ceci... rien que ce bijou! (Elle tire de l'écrin et montre une petite croix en brillans. — A elle-même.) Cette croix, je la reçus de lui, après avoir donné le jour à ma fille... ma fille que j'en ai parée quelquefois... (Baisant la petite croix avec transport.) Ah!

ÉDOUARD, à lui-même, violemment combattu.

Cette situation est au dessus de mes forces! (Il fait un pas pour s'éloigner.)

CLÉMENTINE, avec élan, suppliante. •

Ah!... arrêtez!... Ma fille... et ma fille, mon-

sieur... C'est pour elle... c'est d'elle seule que je voulais vous parler.... Et je n'ai pas osé.... Et vous ne m'en avez rien dit non plus!... Au nom du ciel!... que dois-je penser... que faut-il croire?... Ah! répondez... Ma fille? Elle existe?...

ÉDOUARD.

Oui.

CLÉMENTINE, levant les yeux au ciel.

Ah! mon Dieu!.... (Timidement à Édouard,) Mais... loin de vous?...

ÉDOUARD.

Non...

CLÉMENTINE.

Non?... ainsi monsieur... ah! serait-il vrai?... ma fille... si près de moi!... (Édouard fait un signe affirmatif, Clémentine avec désespoir.) Et vous allez partir!... (Tendant vers lui des mains suppliantes et fléchissant les genoux.) Ah!... ah!... monsieur...

ÉDOUARD, vivement attendri.

Vous la verrez... (Mouvement de joie et de reconnaissance de Clémentine.) Vous pourrez aller l'embrasser. (Clémentine tombe à genoux.) Mais songez y bien... Elle doit ignorer qui vous êtes... pas un mot... rien qui puisse faire naître plus tard dans son esprit un doute, un soupçon...

CLÉMENTINE, résignée.

Non, monsieur.

ÉDOUARD.

Vous vous engagez aussi à ne faire désormais aucune tentative pour vous en rapprocher... nous revoir?...

CLÉMENTINE.

Non!... que je la presse une fois, une seule fois encore sur mon cœur... et je me sépare d'elle... de vous... et pour jamais.

ÉDOUARD.

C'est bien. (Moment de silence.)

CLÉMENTINE.

Ainsi c'en est fait... tout est rompu entre nous pendant cette vie! (Réunissant tout son courage.) Adieu! le plus digne, le plus noble des hommes... oubliez une infortunée qui ne vous oubliera jamais... (Elle s'éloigne puis tout à coup saisit la main d'Édouard et tombe à ses pieds.) Ah! que je presse encore une fois cette main qui fut à moi.

(Elle embrasse la main qu'Édouard lui abandonne.)

ÉDOUARD, la relevant.

Assez... relevez-vous. (A part.) Ah! sa douleur! Haut.) Il faut nous séparer...

CLÉMENTINE.

Pour toujours!

ÉDOUARD.

Pour toujours!

